

NUMÉRO SPÉCIAL

Marianne

www.marianne.net



Numéro 1102 Du 27 avril au 3 mai 2018

**Lyon, Marseille, Nantes, Toulouse, Rouen,
Montbéliard, Dunkerque, Paris...**



Mai 68

ÇA S'EST PASSÉ PRÈS DE CHEZ VOUS

EUROPE
Qui veut bien être
l'ami de Macron ?

FIN DE VIE Pour en finir
avec l'hypocrisie :
l'urgence d'un vrai débat !

FABIENNE LAURET

UNE FÉMINISTE DANS LE "PARC À MOULES" DE RENAULT

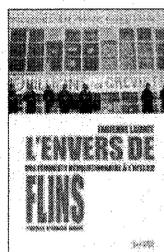
"Etablie" dans l'usine de Flins en 1972, Fabienne Lauret y a passé toute sa carrière. C'est au sein du monde ouvrier, bien loin des clichés hédonistes sur les années 70, qu'elle a vécu les combats féministes et révolutionnaire, contre le racisme, pour l'égalité des droits.

Fabienne Lauret se souvient du 3 mai 1972 comme si c'était hier. A 22 ans, elle entrait dans l'atelier 58-56 de l'immense usine Renault de Flins, à la couture des sièges auto, 550 ouvrières y travaillent en trois équipes. Dans cette « ville dans la ville », Fabienne porte le matricule 842564/68. Etre là, c'est déjà une victoire pour cette jeune fille de 22 ans, militante d'une organisation appelée Révolution !, dont le point d'exclamation final se voulait la preuve d'une détermination sans faille. Fabienne avait choisi de s'établir avec son compagnon de l'époque, rencontré au lycée, et trois autres camarades. « *Moi, j'aurais pu avoir une autre carrière, peut-être prof ou journaliste, mais je n'étais pas une étudiante brillante. Pour moi, ce n'était pas un sacrifice d'aller à l'usine, mais une aventure collective. L'établissement a donné lieu à tout un tas de chimères. La plus courante, c'était d'assimiler les établis à des bourgeois qui auraient été s'encanailler chez les ouvriers avant de revenir à la maison. C'est oublier que pas mal d'entre eux sont restés ouvriers. On n'est pas obligé de devenir ce pour quoi on a*

été formaté », tranche-t-elle. Pour Fabienne, l'aventure a donc duré près de quarante ans.

S'embaucher chez Renault, c'est déjà tout un chemin. Il faut se faire un passé ouvrier pour tromper la méfiance du service du personnel. Elle va donc travailler quelques mois dans les usines de la vallée de la Seine. Les Biscottes Gringoire à Mantes-la-Jolie, aujourd'hui disparues, pour commencer : « *Le travail à la chaîne d'emballage en équipe, cela a été un choc physique et humain, même si cela n'a duré que deux mois. J'en ai fait des cauchemars : des biscottes arrivaient sur moi et m'engloutissaient. Cela a duré plusieurs années.* »

Et, une fois à l'intérieur, chez Renault, il faut encore savoir ruser : « *On m'a affectée à la couture des sièges parce que coudre à la machine, c'est réputé féminin. Un cliché : moi, je détestais ça parce que ma mère était couturière à domicile et cela m'avait laissé de mauvais souvenirs.* » Etonnement du chef lorsque la jeune ouvrière ne correspond pas aux idées reçues sur l'éternel féminin... Fabienne, établie à Flins comme révolutionnaire, allait apprendre ce que signifie être aussi féministe parmi les ouvrières. Écoutons-la. ■ H.N.



L'ENVERS DE FLINS par Fabienne Lauret et Annick Coupé, Syllepse, 297 p., 2018.



LES HUMANITÉS À L'USINE Des militants d'extrême gauche s'embauchèrent bien avant 1968. Certes, il y avait du messianisme dans cette envie de servir « la cause du peuple », mais aussi le besoin de connaître intimement l'exploitation. En bref, de faire ses « humanités » à l'usine. « *Ouvriers volontaires. Les années 68. L'établissement en usine* », *les Temps modernes*, juillet-octobre 2015, Gallimard, 432 p.

"Dans les usines automobiles à l'époque, il n'y a que de 9 à 11 % de femmes, reléguées dans des endroits spécifiques. La couture se situait au deuxième étage de la sellerie qui était une usine dans l'usine. J'ai appris très vite que cet atelier était dénommé le « parc à moules ». Au début, je n'ai pas compris : j'avais 22 ans, j'étais un peu naïve, et dans mon milieu on n'appelait pas comme ça le sexe de la femme. Mais, dans les ateliers, le machisme ambiant disait : « *Les femmes sentent la moule.* »

Le machisme ambiant était pesant. En 1972, le premier tract que j'ai fait, c'était sur la Fête des mères. Le cadeau du CE, tenu par la CGT, c'était un tablier de cuisine et une manique ! Dans l'atelier de couture, on fêtait les catherinettes. Ce jour-là, les femmes célibataires qui passaient les 25 ans – parce que, quand tu es célibataire à 25 ans, c'est qu'il y a un problème – devaient porter un chapeau jaune et vert et avaient le droit de se balader dans l'usine. Et chaque fois qu'elles croisaient un homme célibataire, il avait le droit de les embrasser. J'avais beau dire que j'étais en couple et plus vierge, comme je n'étais pas mariée, je devais le faire. J'ai refusé, cela a choqué les collègues, qui petit à petit ont fini par trouver que je n'avais peut-être pas tort...

En 1973, j'ai fait ma première grève. J'avais discuté avec les copines d'atelier, qui s'étaient déclarées d'abord d'accord pour >



D'ABORD OUVRIÈRE,
Fabienne Lauret
(au centre avec
des lunettes et
une frange) est
ensuite devenue
bibliothécaire et
animatrice du
comité d'entreprise.

➤ sortir et rejoindre le cortège des grévistes. Mais je me suis retrouvée toute seule ! Une claque, et une émotion importante. J'ai pris conscience de la difficulté psychologique des filles pour arrêter le travail, quitter leur atelier pour aller retrouver des hommes, en majorité immigrés, dans un cortège qui sillonnait l'usine. Ensuite, on a dit de moi que je « fricotais » avec les étrangers. Le racisme était très répandu dans les usines. Les étrangers, c'étaient des inconnus pour les ouvrières. Aujourd'hui, c'est différent : il y a des femmes sur les chaînes, et souvent ce sont des femmes d'origine immigrée.

Plus tard, j'ai voulu militer pour le syndicat sur les chaînes d'assemblage. C'était très dur parce que je me faisais siffler. Je voyais les regards des hommes qui pensaient que je venais draguer ! Cela m'était déjà arrivé dans la rue, bien sûr. Mais se faire siffler du début à la fin d'une chaîne de 800 m de long, avec un brouhaha qui enfle au fur et à mesure, c'est une humiliation que je ne supportais pas. Au final, j'ai arrêté et je suis restée dans mon atelier.

Avant la loi Veil

Le combat féministe, ça a été en premier lieu la lutte pour le droit à la contraception et à l'avortement. On a lancé un Mlac [*Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception*] dans l'usine, ce qui était assez rare, il faut le noter. On l'a fait avec la CFDT puisque celle de Renault Flins était assez autogestionnaire, avec des militants venant du PSU. Il y a eu des discussions aussi avec ceux qui n'étaient pas d'accord philosophiquement. Quand on se demande ce que sont les « contradictions internes à la classe ouvrière », en voici un exemple. Dans mon atelier, des femmes demandaient de l'aide pour avorter puisque, avant la loi Veil, ce n'était pas permis. Elles savaient que, par mon intermédiaire, c'était possible de les faire rencontrer à Mantes-la-Jolie des médecins qui pratiquaient les



AFP Photo

avortements dans la clandestinité.

Ensuite, j'ai été confrontée à ce qu'on appelle aujourd'hui le harcèlement sexuel. C'est arrivé lorsque les femmes ont commencé à travailler sur la chaîne, donc avec des hommes, et plus dans des lieux exclusivement féminins. Un jour, on m'a appelée pour défendre un ouvrier sanctionné parce qu'il avait eu un comportement incorrect avec une ouvrière. Celle-ci me dit : « *Il s'exhibe ! Ça fait des semaines qu'il sort son sexe devant moi, je lui ai dit d'arrêter, je suis allé voir le chef, rien à faire. Alors là, j'en ai marre.* » Je ne pouvais pas défendre ce gars-là. On est des déléguées, pas des avocates. J'ai donc refusé. Le gars m'a traitée de raciste parce qu'il était marocain, et il a été défendu par la CGT...

En 1999, j'ai défendu une jeune femme violemment harcelée. Le gars se frottait à elle. Insupportable. On a convoqué la DRT. On était prêts à aller au procès. Mais la fille a eu de telles pressions qu'elle a fait une grave dépression, les témoins se sont désistés, et Renault a été au-dessous de tout. Mais à la suite de cette affaire on a organisé un stage de formation pour les délégués hommes, pour leur faire prendre conscience de la réalité du harcèlement sexuel au travail.

ALORS QUE LA RÉGIE RENAULT menace de fermer l'usine de Flins, le 17 avril 1973, un délégué syndical s'adresse aux ouvriers.

“Il a fallu du temps pour faire admettre que les salaires des femmes doivent permettre leur autonomie.”

Cela a été une expérience très intéressante parce qu'ils sont tombés de haut, en réalisant que quelque chose clochait dans l'usine. Puis on a créé une commission femmes à la CFDT.

La course au rendement

Si on est révolutionnaire, la division entre homme et femme est un moyen de diviser les travailleurs. Par exemple, les femmes revendiquaient peu des augmentations, car leurs salaires étaient considérés comme un appoint de celui de leur mari, ou de leurs parents. Il a fallu du temps pour faire admettre que les salaires des femmes doivent permettre leur autonomie.

On parle aujourd'hui de charge mentale. Mais, au boulot, j'avais vite constaté que les tâches ménagères ou familiales, les femmes ne parlaient que de ça ! La vaisselle à faire, les vitres à nettoyer, les enfants à emmener chez le médecin, tout cela après le temps de travail, ou le samedi. Moi, je leur disais : mais la vaisselle, ce n'est pas ta vaisselle ; le linge, tu n'es pas la seule à le froisser, et les enfants, cela se partage... Mais il fallait relier ça avec la revendication permanente dont parlaient les femmes, bien avant les salaires, c'étaient les rendements. Les temps d'opération qui diminuaient toujours plus, toujours plus. Elles en parlaient tout le temps. En fait, la course au rendement, chez les ouvrières, est permanente. Lorsque les revendications ont porté sur les horaires et le travail le samedi, les femmes de la couture, celles qui m'avaient laissée sortir seule, ont participé au conflit, et on a gagné. En 1980, lorsqu'elles ont contesté les cadences, elles ont obtenu gain de cause en moins de deux heures. Elles n'en croyaient pas leurs yeux. J'ai vécu un moment de libération.

Ce que m'a apporté le féminisme, c'est donc de comprendre que la vie n'est pas saucissonnée. Le travail d'un côté, la famille et la vie privée de l'autre... ■

Ce texte est extrait de *L'Envers de Flins*, de Fabienne Lauret et Annick Coupé, 297 p., 15 €.

Errata Marianne du 4 au 11 mai 2018

- Des crédits photo ont disparu de notre n o 1102 consacré à Mai 68, il s'agissait de ceux des couvertures régionales.

Pour Lyon : Fonds Georges Vermard@Bibliothèque municipale de Lyon. Pour Marseille : La Provence / MaxPPP. Pour

Nantes : Jean-Pierre Bonnotte / Gamma-Rapho. Et pour Toulouse : Jean-Claude Meauxsoone / Saif Images.

- **P. 104 à 106, nous avons indiqué par erreur la présence de Fabienne Lauret sur la photo (p. 105). Par ailleurs, ses propos ne sont pas extraits de son livre, mais ont été recueillis par la rédaction de Marianne.**